

FRAC
Champagne-Ardenne

ÉTAT

Exposition

du 24 juin
au 20 novembre 2022

UNE
FOIS...

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Du 24 juin au 20 novembre 2022

Vernissage le 23 juin à 18h00

Avec : Lawrence Abu Hamdan, Saâdane Afif, Ouassila Arras, Alex Ayed, Sophie Barber, Orian Barki et Meriem Bennani, Étienne Chambaud, Gaëlle Choisine, Rabiya Choudhry, Julien Creuzet, Freya Dooley, David Douard, Charlotte Dualé, Nathanaëlle Herbelin, Florence Jung, LOW PROFILE, Randa Maroufi, Juliette Mock, Nicolas Momeim, Joanna Piotrowska, Sara Sadik, Rosalie Schweiker, Agnès Thurnauer, Julia Wachtel

Commissaire de l'exposition : Marie Griffay, directrice du FRAC Champagne-Ardenne

Membres du Comité technique d'achat :

- Ludovic Delalande, Commissaire d'exposition, Fondation Louis Vuitton, Paris
- Sébastien Delot, Directeur-conservateur, LaM, Villeneuve-d'Ascq
- Marie Griffay, Directrice, FRAC Champagne-Ardenne, Reims
- Kevin Hunt, Artiste, commissaire d'exposition et professeur, Liverpool
- Sarah McCrory, Directrice, Goldsmiths Centre for Contemporary Art, Londres

Quelle histoire peut nous raconter une collection d'art qui rassemble différentes œuvres de plusieurs artistes ? Comment, par qui et pour qui cette collection existe-t-elle ? Sur quelle histoire nous

renseigne-t-elle ? Celle de l'époque, de l'art, de l'œuvre, de l'artiste ? Qui raconte cette histoire ? Rassembler ici et maintenant des œuvres de la collection du FRAC Champagne-Ardenne, dont le seul point commun est a priori leurs années d'acquisition, est un pari. Vont-elles dialoguer, résonner les unes avec les autres ou au contraire entrer en dissonance ?

Ce qui est certain c'est que le territoire inconnu, né de leur mise en présence, n'existera qu'une fois, le temps de l'exposition. Arpenter cette géographie sensible permet de prendre du recul, de regarder en arrière et de mettre en perspective une sélection de quatre ans d'acquisition. Laisser toute la place à l'impression, suivre l'intuition d'un lien, écouter les silences et les espaces vides entre les œuvres, c'est rendre possible la construction d'un récit libre. Car il existe un lien, bien qu'invisible, entre elles : le travail de cinq personnalités d'horizons différents, réunies pour quatre ans, de 2018 à 2021 avec pour mission d'enrichir la collection du FRAC.

Les œuvres soumises chaque année à ce groupe, appelé Comité technique d'achat, sont soit spontanément envoyées par l'artiste ou sa galerie, soit présentées par l'une ou l'un des membres de ce comité. Elles sont discutées, débattues, confrontées à l'histoire de l'art et à celle de la collection. Ce fonds, créé en 1984, a pour ambition de construire pour les habitant-es de Champagne-Ardenne et au-delà, une collection d'art à diffuser, un patrimoine à partager, des histoires à raconter.

La pratique de la collection ne nous est pas étrangère. Il faut cependant aller chercher loin dans notre mémoire le souvenir de gestes autrefois si importants et aujourd'hui oubliés pour la plupart d'entre nous. Chercher, récolter, trouver, étudier, classer, admirer... un caillou, un coquillage, un timbre, un pin's, une image... Cette exposition nous permet de découvrir pour la première fois, une nouvelle partie de la collection du FRAC, autrement dit un trésor qui nous appartient à toutes et à tous.

Essayons alors d'emprunter à l'enfant son regard de curiosité et d'ingéniosité sur le monde et de « voir pour de vrai ce que nous avons sous les yeux »¹. Découvrons avec jubilation les œuvres et laissons-les nous conter des aventures extraordinaires. Rappelons-nous un instant l'incroyable découverte qui fût la nôtre lorsque, bébé, nous découvrions en observant une image fixe dans un livre, un dessin, une peinture, que « quelque chose qui devrait bouger est immobilisé, quelque chose dont on connaît l'épaisseur est aplati, quelque chose de grand est miniaturisé »¹.

L'artiste, écrivaine et illustratrice Elzbieta, raconte dans *Le langage des contes* ce moment fulgurant et joyeux qu'est le décodage du langage de l'image pour un bébé de six mois : « Tout de ses gestes, de sa jubilation, de son excitation intellectuelle, montrait qu'il en comprenait la stupéfiante magie : où avait disparu l'ensemble des propriétés de ce qui fait un chat, sa taille, son épaisseur, ses mouvements, sa

1. Elzbieta, *Le Langage des contes*, éditions du Rouergue, Paris, 2014, p. 17, 21, 23.

fouffure ? Et pourtant, malgré ces manques essentiels, dans ce minuscule résidu plat auquel on ne pouvait ni tirer la queue ni donner à manger, chat il y avait bel et bien ! »¹.

Ici, le temps de l'exposition, le mouvement du monde est arrêté pour nous. Écoutons entre les œuvres les tendres chuchotements, les bribes de récit qu'il nous suffit d'attraper en vol pour construire une histoire suffisamment puissante pour nous émerveiller, nous transporter, nous émouvoir.

ACCUEIL

Charlotte Dualé

Née en 1982 à Paris ; vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Meta-Shelve (2021-2022)

Travaillant la céramique, Charlotte Dualé se réapproprie différents objets du quotidien tels que des outils ou des mots qu'elle détourne de leurs fonctions et destinations d'origine pour les recontextualiser dans des formes hybrides qui recomposent un vocabulaire où le corps occupe souvent une place centrale.

En 2020 Charlotte Dualé a été invitée par le FRAC Champagne-Ardenne à concevoir l'aménagement

1. Elzbieta, *Le Langage des contes*, éditions du Rouergue, Paris, 2014, p. 17, 21, 23.

de son nouvel espace de boutique, qui sera installé à l'accueil en juillet 2022. Une expérience singulière et originale de dialogue entre les divers objets mis en vente (multiples, livres...) et une œuvre d'art leur servant elle-même de support.

REZ-DE-CHAUSSÉE

Saâdane Afif

Né en 1970 à Vendôme ; vit et travaille à Berlin (Allemagne).

L'Heptaèdre (Manuscrit) (2018 / Écrivain : Thomas Clerc) ; *Yasmine First Time* (2018) ; *Le Motif (Chanson pour Yasmine)* (2018, série Lyrics / Écrivain : Thomas Clerc)

Diplômé de l'École des Beaux-arts de Bourges et lauréat du prix Marcel Duchamp en 2009 et du prix Meurice en 2015, Saâdane Afif utilise des éléments issus de domaines variés tels que l'histoire de l'art, la musique, les médias... Ses œuvres mêlent objets, compositions, maquettes, sons ou textes pour aborder des questions d'ordre psychologique, historique, sociales et culturelles, et établir ainsi un rapport plus direct entre l'artiste, l'œuvre et le spectateur. Envisageant l'exposition comme un territoire expérimental, Saâdane Afif interroge la notion d'auteur en invitant artistes, musiciens ou écrivains à écrire des scénarios, des chansons, des pièces de théâtre permettant aux œuvres de se métamorphoser, de se réactiver et de se transposer.

Une installation se transforme en morceau de musique, une sculpture en spectacle lumineux, une guitare en horloge...

Les trois œuvres présentées dans l'exposition évoquent la figure de Yasmine d'Ouezzan (1913-1997), première championne française de billard. Celle-ci devient ainsi l'héroïne de *L'Heptaèdre*, une pièce de théâtre commandée par Saâdane Afif à l'écrivain Thomas Clerc en 2016, suite à *Souvenir : La leçon de géométrie*, une performance de l'artiste effectuée à la Biennale de Marrakech. Dans cette pièce fictive, Yasmine se lance « à la recherche de l'Heptaèdre, un volume à sept faces. Dans cette quête, elle devra persuader sept personnages qu'elle rencontrera de lui livrer le secret de cette figure. Mais pour cela, il lui faudra passer d'un langage humain, psychologique, à un langage géométrique... »¹.

Avec le manuscrit imprimé de la pièce sont présentés le texte d'une chanson également écrite par Thomas Clerc et une photographie prise par Saâdane Afif avec son téléphone dans un musée de Marrakech, première rencontre avec Yasmine, dont il découvre alors le portrait. Ce moment fugace est reproduit en petit format, aux dimensions exactes du téléphone avec lequel il a réalisé le cliché. Si l'on regarde attentivement, on peut d'ailleurs y découvrir le reflet du bras de l'artiste...

1. *L'Heptaèdre*, 2018, page 1

Julien Creuzet

Né en 1986 au Blanc-Mesnil ; vit et travaille à Fontenay-sous-bois.

Poème en entier, vais-je oser le dire hier on m'a traité de négro de service (2018) ; Poème en entier, le son de la houle sous la pluie (2018)

Diplômé des Beaux-Arts de Caen, de Lyon et du Fresnoy, Julien Creuzet est un artiste pluridisciplinaire qui entremêle poésie, performance, sculpture, son et vidéo au sein d'installations rhizomatiques où rien n'est explicite. Juxtaposition de récits, de matériaux hétéroclites, de sens et de références, le travail de Julien Creuzet tente de relire les flux migratoires, et notamment les flux trans-océaniques, au regard de leurs temporalités multiples et propose une approche non-linéaire, fluide et en archipel de leurs histoires. À travers son travail, l'artiste ne revendique donc plus une logique de la totalité close mais celle du fragment, de l'éparpillement, préférant l'addition à l'absorption. Puisant dans son héritage personnel en tant que français d'origine martiniquaise ayant grandi en Martinique, autant que dans l'Histoire, Julien Creuzet aborde également la question de l'identité, du (mé)tissage, de la créolité et de la diaspora. Son travail a notamment été montré au Camden Arts Centre (Londres, 2022), au Centre Pompidou pour le Prix Marcel Duchamp (Paris, 2021) et au Palais de Tokyo (Paris, 2019).

Conçues notamment en réponse aux deux cyclones - Irma et Maria - qui ont ravagé les Antilles en 2017, la pièce sonore *Poème en entier, le son de la houle sous la pluie* et l'installation *Poème en entier, vais-je oser le dire, hier on m'a traité de négro de service*, font partie d'un ensemble d'œuvres réalisées par Julien Creuzet lors de sa double exposition à la Fondation d'entreprise Ricard et à Bétonsalon en 2018. Construites toutes les deux par le collage de sens et références multiples, ces deux pièces tentent de nous faire réfléchir sur l'ambiguïté du rôle de l'eau, les différents rapports entre l'hexagone et ses outre-mers et les histoires de déplacements. D'un côté, la voix lancinante de l'artiste-conteur, résonne en boucle comme une forme de mantra où s'entremêlent français et créole, poésie et politique, récits personnels et faits sociaux et historiques. De l'autre, une installation composée de nattes en plastique effilochées aux motifs africains *made in China* et de pans de MDF teintés en orange gravés de la mention « NEGRO - AZUL » renvoient tant à l'absurdité de l'économie mondiale qu'aux catastrophes écologiques et discriminatoires qu'elle entraîne. Une forme échouée qui questionne l'identité fluide de l'objet (algue, canne à sucre mutilée, racine de mangrove ?) et celle de son auteur. (AGL)

Alex Ayed

Né en 1989 à Strasbourg ; vit et travaille à Paris, Tunis (Tunisie) et Bruxelles (Belgique).

Untitled (Suitcase) (2020) ; *Untitled (Pipefish)* (2020) ;
Untitled (Sail VII) (2020)

Diplômé des Beaux-arts de Paris après une première formation artistique en Tunisie, Alex Ayed crée des œuvres qui sont l'indice et l'effet de déplacements géographiques. Parmi les dernières expositions qui lui ont été consacrées, on compte *Laws of Confusion* à la Renaissance Society, Chicago (2022) et *Risquons tout* au Wiels, Bruxelles (2021), réalisées en commun avec Lydia Ourahmane, *Soap Opera* à B7L9 Art Station, Tunis (2019) et *Exhibition 3: Alex Ayed*, à l'Institute of Arab and Islamic Art, New York (2018). La pratique artistique d'Alex Ayed repose sur des objets naturels ou manufacturés porteurs de fortes connotations symboliques, ainsi que sur des assemblages de format réduit de savon à l'huile d'olive et insecte ou caméléon séché, ou un mur encollé de sable ramené du Sahara (*Pathetic Fallacy*, BaliceHertling, 2018). Leur valeur poétique que l'artiste relie souvent à des récits dont l'exposition peut être le théâtre (*TRANSUMANZA*, Galerie Zero, Milan, 2021), semble décuplée par leur sobriété, si ce n'est leur pauvreté formelle.

Intitulée *Roaring Forties* (« Quarantièmes Rugissants », latitudes de l'hémisphère sud caractérisées par un fort vent), la seconde exposition personnelle d'Alex Ayed à la galerie BaliceHertling, préparée en période de confinement, reprend le motif récurrent du déplacement cher à l'artiste, cette fois en invoquant

l'univers de la navigation. Le déplacement est alors tant géographique, qu'esthétique. Les coutures et traces d'usage de voiles tendues sur châssis deviennent des motifs all-over de tableaux abstraits avec *Untitled (Sail VII)*. *Untitled (Pipefish)*, un syngnathe (« hippocampe droit ») séché renvoie également à l'univers de la mer, et rappelle d'autres œuvres de l'artiste, réalisées en animaux séchés. *Untitled (Suitcase)*, un attaché-case réalisé en cuir de chèvre est difficile à rattacher à cet univers maritime. Peut-être vient-il de la localité où l'artiste a réuni les matériaux de cette exposition. L'objet est toujours porteur d'un récit, fût-il manquant. (VR)

Joanna Piotrowska

Née en 1985 à Varsovie (Pologne) ; vit et travaille à Londres (Royaume-Uni).

Sans titre (2015, série *Self defence*) ; *Sans titre* (2016-2017, série *Shelter*)

Les œuvres de Joanna Piotrowska (diplômée du Royal College of Art de Londres et de l'Académie des Beaux-arts de Cracovie), qu'elles consistent en photographies, films 16 mm ou vidéos, sont systématiquement en noir et blanc. Elles ont été notamment exposées à la Kunsthalle Basel (*Stable Vices* 2019-2020), à la Tate Britain (*All our False Devices* (2020) et à la Biennale de Venise (2022). Elles documentent d'une façon neutre des poses prises par des individus dans des cadres domestiques en ayant suivi les consignes données par l'artiste. Ces poses dramatisent des comportements anodins mais

potentiellement anxiogènes. Ainsi des adolescentes pointent un endroit précis de leurs corps (indiquant un point vital), des individus s'installent dans des abris de fortune qu'ils ont construit dans leurs intérieurs, des membres d'une même famille prennent des poses peu naturelles. Le cadre de vie domestique et familial se révèle soudainement chargé des tensions sociales dont on l'exonère trop rapidement.

Les photographies de la série *Self Defence* sont inspirées par la lecture des écrits de Carol Gilligan, théoricienne du *care* (soin), et autrice de manuels d'autodéfense féministes. Des femmes prennent des poses que l'artiste a trouvées dans ces derniers alors qu'elles sont dans leurs intérieurs et en l'absence d'agresseurs. Le geste de défense devient chorégraphie arrêtée, pose en attente de résolution. La propension féminine à adopter un mode de résolution du conflit qui ne heurte personne ne les met-elle pas en danger, ne leur faut-il pas apprendre à parer des attaques physiques ? Les photographies de la série *Shelter* montrent des personnes ayant construit dans leurs habitats des refuges et s'y abritant. Superposition de couvertures et couettes, tipis dans le jardin, abris sous une table ou un bureau : autant de moyens qui redoublent le sens protecteur de tout intérieur. Une mise en abîme de leur caractère protecteur et la démonstration de leur précarité : ils n'ont aucun effet réel de protection. (VR)

Nathanaëlle Herbelin

Née en 1989 en Israël ; vit et travaille à Paris et Tel Aviv (Israël).

Zhenia (2020) ; *Esquisse pour « chien noir Gidi »* (2015)

Diplômée des Beaux-arts de Paris en 2016, Nathanaëlle Herbelin est une peintre basée entre Paris et Tel Aviv. Habituee à peindre des paysages ou intérieurs désertiques et désertés au début de sa pratique, c'est aux portraits que l'artiste s'est attelée ces dernières années de manière presque obsessionnelle. Abordés comme une collection, les portraits de Nathanaëlle Herbelin tentent de cerner au plus proche chaque modèle que l'artiste choisi au sein de ses différents cercles - familial, amical, voisinage - ou parmi des inconnu-es croisé-es. Dans chacun de ses portraits, l'artiste souhaite nous transmettre une émotion : celle qu'elle a su lire dans chaque personne qu'elle a invitée comme modèle dans son atelier. Une soif de connaissance de l'être humain dans toute sa complexité (identité, statut, sentiment d'appartenance...) qui oscille entre l'un et le commun, l'intime et le politique. Le travail de Nathanaëlle Herbelin a notamment été montré à la Fondation d'Entreprise Ricard (2022) et au Umm Al Fahem Art Center, Israël (2021).

Zhenia est un double portrait. Très intime, il est d'abord celui de la sœur de l'artiste. Pendant la période de confinement lié au covid-19, Nathanaëlle Herbelin a décidé d'entamer une toile d'après une photographie de sa sœur confinée à un autre endroit.

Cette photographie particulière avait été prise dans la maison de leur grand-père alors qu'il venait tout juste de décéder et que la *Shiv'a* - rituel de deuil d'une durée de 7 jours - était en cours. Le deuxième portrait à surgir dans ce tableau est celui de la voisine. Logée dans le même immeuble au sud de Tel Aviv, Zhenia est venue, au fil du confinement, passer de long moment à tenter d'épancher sa tristesse auprès de l'artiste. L'émotion de cette femme mélancolique a fini par transparaître dans le portrait de la sœur de l'artiste, comme une tentative pudique de capter l'émotion vive de ce qui ne pouvait de toute façon pas transparaître en photographie dans l'attitude de sa sœur. Ce premier portrait de voisin-e-s accidentel fut le début d'une nouvelle série qui dresse le portrait des habitant-es de l'immeuble de la rue Levanda composé majoritairement d'immigrant-es. (AGL)

Juliette Mock

Née en 1992 à Strasbourg ; vit et travaille à Paris et au Mesnil-sur-Oger.

Marcel (2020, série *Marcel*)

Diplômée de l'ESAD de Reims où elle est marquée par l'enseignement de l'artiste Giuseppe Gabellone, Juliette Mock développe en premier lieu un travail qui effectue un aller-retour entre volumes et images photographiques. La cristallisation de l'image photographiée dans une forme est particulièrement visible dans la série *jambes* de 2017. À partir de 2019 elle réintroduit pleinement dessin et peinture dans sa pratique. Appartenant à une génération qui a

intégré les mécanismes des productions artistiques se basant sur le quotidien et le récit, fictionnel ou autofictionnel, Juliette Mock produit des œuvres qui puisent dans une vie matérielle personnelle et souvent plate tout en évacuant la subjectivité de son auteur. Elle laisse la forme et le motif créer la possibilité d'une narration. Elle ne craint pas de produire des œuvres qui suscitent une émotion légèrement obsolète. À l'instar de l'artiste Bas Jan Ader, elle marque ses œuvres d'un romantisme sobre et désuet. Les objets et images produits présentent une tension entre la grâce et le quelconque, entre le beau et l'avachi.

Le thème et l'esthétique de *Marcel* sont révélateurs du processus de création de Juliette Mock. Elle compose souvent ses œuvres en partant de sa collection d'images. *Marcel* est issu d'une photographie publicitaire qui, recadrée en plan serré, réifie totalement le corps masculin en le coupant des éléments narratifs extérieurs, mais qui retravaillée par l'ajout d'un élément pictural – l'huile, devient une forme désirable. En fragmentant l'image en plusieurs exemplaires, elle fait autant référence au philosophe Roland Barthes et l'expérience amoureuse, qui ne peut se dire qu'à travers la multiplicité des discours, qu'à la tradition warholienne et à la vision sociale de la production de masse.

Marcel convoque le mythe de la fille du potier Dibutades qui, traçant le profil de son amant sur un mur à partir de son ombre, inventa le dessin. C'est une vision qui redit bien le désir féminin porté sur les corps et le besoin de voir ce désir

apparaître, littéralement, sur les murs de la Cité. *Marcel* témoigne de l'intimité de l'artiste avec la Renaissance, et notamment avec les drapés des peintures de Mantegna ou de Pontormo. Les œuvres de Juliette Mock font souvent la part belle à la sensualité de l'objet souple – vêtement ou tissu, qui entoure, préfigure ou remplace les corps. *Marcel* est l'œuvre qui inaugure cette figure récurrente dans la production de l'artiste. (EB)

David Douard

Né en 1983 à Perpignan ; vit et travaille à Paris.

Zoal Face Dancer (2019)

Après des études à l'école des Beaux-arts de Paris, David Douard a présenté son travail à l'occasion d'expositions personnelles et collectives dans de nombreuses institutions françaises et internationales telles que le Palais de Tokyo à Paris, le Musée d'art moderne de la ville de Paris, le Kunstverein Braunschweig et le Fridericianum de Kassel en Allemagne (2015) ou encore le Sculpture Center à New York aux Etats-Unis. David Douard a été résident à l'Académie de France à Rome - Villa Médicis en 2017-2018. Ses œuvres proposent la vision d'un monde chaotique convoquant des éléments provenant d'univers quotidiens, de matériaux d'origines diverses (architecture, poésie, design, son...) qui par leurs formes organiques et anarchiques rappellent les mutations qui secouent l'époque contemporaine.

David Douard s'intéresse au langage et notamment à une forme de poésie qu'il puise sur internet puis qu'il réinvestit, le plus souvent sous la forme de fragments de textes ou de mots, dans des sculptures hybrides. Les nouvelles technologies, ce qu'elles ont de fascinant mais aussi d'inquiétant, irriguent son travail. Les formes que l'artiste propose, et notamment dans l'œuvre *Zoal Face Dancer*, sont donc familières tout en étant redéfinies par un processus latent de mutation évoquant l'ère numérique et ses éventuelles dérives racontées dans les romans de science-fiction. Ainsi le titre, énigmatique renvoie tout à la fois à l'univers des jeux vidéo de rôles qu'à celui de la science-fiction. Suspendue au plafond, se confrontant physiquement aux visiteur·euses, l'œuvre semble raconter des brides de vie contemporaine.

Ouassila Arras

Née en 1993 à Juvisy-sur-Orge ; vit et travaille à Reims et Berlin (Allemagne).

Les voisines (2020)

Diplômée de l'ESAD de Reims avec les félicitations du jury en 2018, Ouassila Arras participe la même année à l'exposition *États des lieux* au Musée des Beaux-arts de Reims, où elle reçoit le Prix Prisme, pour son œuvre *Photos de famille* (2018). Présentée en 2019 au FRAC Champagne-Ardenne pour sa première exposition monographique, l'installation se compose de tapis orientaux soigneusement collectés et déteints par l'artiste, dans une mise à nue de la matière, comme pour remonter le fil de son histoire familiale

fragmentée par l'exil, les guerres et les silences. Ouassila Arras explore les notions de mémoire, d'identité et de déplacement. Un déplacement qu'elle affirme comme processus artistique, avec des allers-retours entre la France et l'Algérie mais aussi les États-Unis et l'Allemagne, dans une volonté de se « déterritorialiser » afin de rencontrer et confronter des récits et des concepts théoriques. Son œuvre s'inscrit dans la lignée d'artistes franco-algériens comme Zineb Sedira ou Kader Attia, mais aussi afro-américains comme Renée Green ou Theaster Gates dont elle fut l'assistante.

Privilégiant des objets simples prélevés dans l'espace domestique comme des tapis, de la laine de mouton, du henné ou des paraboles, Ouassila Arras utilise ces matériaux comme des vecteurs de mémoire, pour donner corps à des récits familiaux et intimes. L'installation *Les Voisines* réalisée à l'occasion d'une résidence à la Fileuse, friche artistique de la ville de Reims, se compose de 18 paraboles rouillées. Fruit d'un travail au long cours de collecte d'images de toits-terrasses, qui bordent la Méditerranée, l'œuvre recompose ces espaces de sociabilité plébiscités par les femmes et les enfants. Symboles de la mondialisation et d'une modernité à l'obsolescence programmée, les paraboles abolissent la distance géographique pour rapprocher les familles séparées par l'exil. D'une rive à l'autre, les paraboles diffusent des fils d'actualité, des feuilletons, des musiques qui peuplent les foyers d'imaginaires partagés, de territoires mentaux transcendant les frontières. Présentée pour la première fois lors de son exposition

personnelle intitulée *Des Histoires d'eau* aux Tanneries à Amilly en 2020, *Les Voisines* rend hommage aux vestiges d'une histoire de l'immigration, aux témoins et outils d'une double culture. (SR)

Étienne Chambaud

Né en 1980 à Mulhouse ; vit et travaille à Paris.

Ω (*RedPanda*) (2018, série Ω)

Formé à l'ECAL, Lausanne, puis à la Villa Arson, Nice et en post-diplôme à l'ENSBA de Lyon, Etienne Chambaud est un véritable artiste-chercheur qui nourrit ses œuvres de réflexions théoriques approfondies, en particulier sur les relations nature-culture et y compris sur les médiums, sculpture, peinture, installations, vidéos, qu'il pratique.

Actuellement, il termine une thèse de doctorat en recherche-crédation pensée sous la forme d'une exposition. À ses débuts, ses travaux passent par des questionnements sur ce lieu spécial d'exposition qu'est le zoo. Par exemple, *Le Troupeau du Dehors*, (2004) consistait à placer une réplique du monolithe de *2001 l'Odysée de l'espace* de Stanley Kubrick dans la fosse des singes du zoo de Mulhouse, pour observer si, comme dans le film, l'objet provoquait leur éventuelle émancipation... Plus tard, en 2012, ses *Contre-dépouilles* posent le problème de l'exposition animale en termes de tableaux sur châssis dont la toile, remplacée par des peaux d'animaux présentées côté face interne, met en évidence le traitement qu'elles ont subi. Récemment, *Syrinx*, 2021, une installation sonore composée de chants d'oiseaux

généérés par un processus d'intelligence artificielle, aborde encore d'une autre manière notre rapport aux animaux dans un espace voué au plaisir esthétique.

Le panda roux est parmi les animaux les plus mignons du zoo, de ceux que l'on verrait bien en peluche. En tout cas, il figure sur une carte postale du zoo de Mulhouse qu'Étienne Chambaud a utilisée pour son œuvre \cap (*Red Panda*). Avec son titre qui emprunte aux mathématiques le signe « \cap » désignant l'intersection d'ensembles, elle fait partie d'une série initiée pour l'exposition personnelle *Nœuds Négatifs* à la Kunsthalle de Mulhouse en 2018. Les cartes postales sont fixées dans un grand cadre dont le verre sert de palette pour effectuer un mélange de peintures dans les tons de l'image. Car l'artiste effectue une légère retouche, à chaque fois la même, mais hautement symbolique : il peint des paupières qui ferment les yeux des animaux, rappelant le geste qui suit le décès d'une personne ou, dans un registre plus doux, un geste d'apaisement ou de tendresse. Concernant le panda roux, les paupières sont peintes à la fois sur l'animal et sur un reflet dans l'eau d'un bassin, ce qui démultiplie les relations qui s'établissent à l'intersection de l'image, de la peinture et du statut de l'animal dans la société (du spectacle). (VM)

Sophie Barber

Née en 1996 à Saint-Leonard-on-Sea (Royaume-Uni) ; vit et travaille à Hastings (Royaume-Uni).

Birds Will Hide (2019) ; *Franz dies a sculptor* (2020) ;
Franz 2 Tables (2020)

Sophie Barber développe une pratique picturale ambitieuse et dynamique qui joue de manière ludique avec les échelles, du minuscule au grand format, les références à l'histoire de l'art comme à des cultures vernaculaires et la matérialité. Ses œuvres souvent teintées d'humour et d'une certaine tendresse sont également empreintes d'une relation forte à la nature et aux paysages du Sussex où elle réside. Diplômée de l'université de Brighton en 2017, elle remporte la même année le CVAN South East Platform Graduate Award, un prix organisé par plusieurs institutions artistiques britanniques. Elle a récemment présenté des expositions personnelles au Goldsmiths Center for Contemporary Art à Londres, à la Chris Sharp Gallery à Los-Angeles et participé à des expositions collectives à la Maison Rendez-Vous à Bruxelles, au Phoenix Art Space de Brighton ou encore au X Museum à Pékin.

Les trois peintures acquises par le FRAC sont représentatives de la pratique picturale ouverte à de multiples références de Sophie Barber. *Birds Will Hide* est directement inspiré d'images vues dans les paysages du Sussex où vit l'artiste et de son intérêt pour les abris, en particulier tentes et nichoirs à oiseaux. Elle en donne des versions

décontextualisées de leur paysages d'origines pour les emmener vers des univers plus fictionnels, qui ne sont pas sans évoquer de petites scènes de théâtre notamment par leurs dimensions. À l'inverse les deux minuscules peintures *Franz dies a sculptor* et *Franz 2 Tables* appartiennent aux œuvres de l'artiste citant des artistes emblématiques de l'art contemporain. Ici l'autrichien Franz West (1947-2012) dont les sculptures monumentales se trouvent réduites à l'extrême, non sans humour et dérision. Les couleurs des sculptures de Franz West deviennent de petits paysages miniatures alors que le soin apporté par Sarah Barber à la confection de ces petites toiles leur confère une dimension quasi sculpturale qui renvoie au sujet représenté.

ÉTAGE

Lawrence Abu Hamdan

Né en 1985 à Amman (Jordanie) ; vit et travaille à Beyrouth (Liban) et Dubaï (Emirats Arabes Unis).

"Woooooooooah" [gasp] (2018)

Détenteur d'un doctorat soutenu en 2017 au Goldsmiths College de l'Université de Londres, Lawrence Abu Hamdan dédie son œuvre à l'analyse de « l'implication politique et juridique du son, de la voix humaine, de l'écoute et du silence ». Après une rencontre avec un expert légal de la parole, l'artiste met à profit son expérience de musicien DIY et d'étudiant en art sonore pour produire des œuvres à

l'intersection de ce dernier type de pratique et des usages juridiques et légaux des enregistrements sonores. *Earwitness Inventory* (commencé en 2018, Chisenhale Gallery, Londres, Witte de With, Rotterdam, Contemporary Art Museum, St. Louis, et Institute of Modern Art, Brisbane) consiste en objets qui ont servi de preuve dans des affaires juridiques dans lesquelles la reconnaissance de sons a été déterminante. Dans *Errata* (galerie mor charpentier, Paris, 2022), l'artiste compare les comptes rendus tapuscrits du procès de Nuremberg aux enregistrements sonores, mettant en évidence les limites de la traduction simultanée.

"Woooooooh" [gasp] consiste en un adhésif matérialisant d'une part des toilettes qu'un trait droit sépare d'une ligne sinueuse dont la largeur varie, matérialisant la propagation d'une onde sonore. L'œuvre renvoie aux circonstances dans lesquelles l'athlète paralympique sud-africain Oscar Pistorius a abattu son épouse la mannequin Reeva Steenkamp avec un fusil après qu'elle se soit réfugiée dans les toilettes. Sa ligne de défense consistait à expliquer qu'il l'avait confondue avec un agresseur armé, et qu'il n'avait pas entendu la voix de sa compagne. La configuration acoustique de la porte des toilettes laissait pourtant passer les cris, mais, qui plus est, les amplifiaient comme le montrent de nouvelles techniques de visualisation auxquelles l'artiste a recours pour les matérialiser. L'artiste rend graphiquement visible l'élément sonore - et donc invisible - qui fut décisif dans la décision de justice. Cette forme visuelle permet de comprendre la présence invisible du son. (VR)

Randa Maroufi

Née en 1987 à Casablanca (Maroc) ; vit et travaille à Paris et Tanger (Maroc).

Nabila & Keltoum (2015, série *Nabila et Keltoum et Khadija*)

Diplômée de l'Institut National des Beaux-arts de Tétouan au Maroc en 2010, Randa Maroufi poursuit ses études en France, d'abord à l'École Supérieure des Beaux-arts d'Angers en 2013, puis au Fresnoy - Studio National des Arts en 2015. Intéressée par la mise en scène des corps dans l'espace public, Randa Maroufi explore dans la série de photographies *Reconstitutions : Gestes dans l'espace public* (2013) les stratégies de harcèlement sexuel de la jeunesse marocaine. Cultivant l'ambiguïté de la mise en scène pour mieux ouvrir le champ des interprétations possibles, l'œuvre de l'artiste affirme une dimension documentaire tout en flirtant avec la fiction. Elle explique : « Influencée par certains aspects de l'image cinématographique, je traite le réel à travers des fictions qui racontent le réel... ». L'artiste puise son inspiration dans le quotidien, dans les réseaux sociaux, ou encore dans ses propres souvenirs personnels et récits familiaux comme par exemple dans son film *La Grande Safae* (2014), qui entremêle les témoignages des membres de sa famille pour narrer le mythe d'un employé de maison travesti.

Protéiforme (photographie, film, installation, son, vidéo...), l'œuvre de Randa Maroufi se construit au gré des rencontres et des voyages. Invitée en 2015

à la résidence de Trankat à Tétouan dans le nord du Maroc, l'artiste saisit l'opportunité pour passer du temps à Ceuta, enclave espagnole sur les côtes marocaines. C'est une région qui lui est familière : plusieurs membres de sa famille y travaillent dans l'import, l'export et la douane. Elle explique : « Quand on allait à Ceuta, une peur et une tension étaient particulièrement tangibles. » L'artiste passe ainsi du temps sur le terrain, à échanger avec les locaux, à observer le ballet des contrebandiers d'un côté et de l'autre de la frontière. C'est ainsi qu'elle rencontre Nabila et Keltoum dont elle réalise le portrait. Ces femmes « mulets » franchissent la frontière plusieurs fois par jour, le dos chargé de dizaines de kilos de marchandises qui seront revendues au rabais. L'artiste invite dans un studio photo ces femmes à reproduire leurs gestes du quotidien. Un portrait de leur labeur à la puissance picturale, imprimé sur un tissu, comme une mise en abîme des étoffes qu'elles transportent inlassablement. (SR)

Nicolas Momein

Né en 1980 à Saint-Etienne ; vit et travaille à Paris.

Knot (2016)

Riche d'une expérience professionnelle d'artisan tapissier et d'un cursus en école d'art, à l'ESADSE (Saint-Étienne) puis à la HEAD (Genève), Nicolas Momein développe un travail où la question du statut de l'objet est centrale. Ce faisant, il se place à la frontière entre un art duchampien, un artisanat

revalorisé et un design (très) critique. Comme le note l'artiste Vincent Labaume, avec un humour qui répond bien à l'état d'esprit de l'artiste, ses réalisations sont « des sortes de « déchets » de design (ou de design déchu) ». Il s'agit pour nombre d'entre elles de pièces en volume constituées de matériaux variés, découverts dans la vie quotidienne (bulgomme...), dans des ateliers d'autres artistes ou d'artisans (crin de rembourrage, savon...) ou encore dans le monde agricole (pierre de sel...), dont il délègue souvent la production. En outre, Nicolas Momein mène des expérimentations qui passent également par des médiums tels que la gravure ou la vidéo. Récemment, il a même commencé à s'intéresser de près à la peinture, du point de vue de ses matériaux, toile, châssis, colle de peau, et en tant que composition et agencement de couleurs.

Intitulées *Knot*, les sept petites pièces multicolores de la collection du FRAC Champagne-Ardenne font partie d'une plus vaste série qui peut être accrochée dans des espaces d'exposition, par conséquent en tant que sculptures, ou être installées de manière fonctionnelle, soit comme patère soit comme butée de porte, selon qu'on les fixe en hauteur ou au sol. Formées à partir du moulage d'un gant en latex comme Nicolas Momein aime en utiliser parfois – et ceci dès la vidéo hommage à Richard Serra *Hand Catching Things* de 2010 où la main nue filmée en noir et blanc de l'artiste américain est remplacée par une main couverte d'un gant de vaisselle bleu – elles évoquent de drôles de doigts qui s'emmêlent et forment toutes sortes d'ébauches de nœuds.

Exposées pour la première fois au Centre d'art de la Villa du Parc d'Annemasse, elles ont aussi eu l'occasion d'envahir des espaces non dédiés à l'art, notamment un collège, dans le cadre d'un concours de 1% artistique, où elles interfèrent avec le sérieux de l'institution. Discrètes par leur taille mais malicieuses de nature, les *Knot(s)* perturbent autant les catégories artistiques que les architectures auxquelles elles se greffent. (VM)

Julia Wachtel

Née en 1956 à New York (États-Unis) ; vit et travaille à New York (États-Unis).

Sans titre (rectangle with hat and arm) (2015)

Les œuvres de Julia Wachtel reposent sur la récupération d'images, en quoi elle se voit souvent affiliée à la *Picture Generation*. Elle décontextualise des images hétérogènes, principalement issues de la culture de masse (illustrations populaires, images publicitaires), les reproduit, les répète et en accole souvent plusieurs entre elles, selon une logique d'accumulation. Elle inaugure ce travail artistique avec ses *American Colour series* à la galerie American Fine Arts de New York au début des années 1990. Pour qualifier sa pratique, au terme d'« appropriation », elle préfère celui de « réclamation », insistant sur le caractère stratégique et contre-offensif de sa pratique. L'artiste constate que, loin de les maîtriser, à l'inverse, les images non seulement nous contrôlent, mais qui plus est nous possèdent. Aussi, elle donne

un sens politique à leur réemploi, puisqu'il est possible d'en redevenir le producteur en les utilisant, et d'en détourner l'*agency*¹ spécifique.

Sans titre (Rectangle with Hat and Arm) est la sérigraphie d'une image cachée par un aplat monochrome. Comme l'indique le sous-titre de l'œuvre, du rectangle émerge le haut d'une tête affublée d'un chapeau miniature (un képi couvert de perles et de plumes), un coude, ainsi qu'une robe en tulle bleue. Le spectateur de l'œuvre imagine facilement qu'il recouvre la photographie d'une majorette ou d'une enfant danseuse de ce type, du fait de son accoutrement, mais également de sa pose (on imagine la main appuyée sur la taille ce qui explique que le coude dépasse du rectangle) : les détails permettent d'identifier un type générique de membre du corps social. Comparativement à d'autres œuvres de Julia Wachtel, le mode de composition de celle-ci peut sembler surprenant : loin d'accumuler des images identiques ou dissemblables, l'artiste retranche la partie d'une image, pour aboutir à un effet similaire. Alors qu'elle est incomplète, le spectateur la décode tout de même : il la « réclame ». (VR)

1. En sciences sociales et en philosophie, l'*agency*, traduit par agentivité, est la faculté d'action d'un être ; sa capacité à agir sur le monde, les choses, les êtres, à les transformer ou les influencer.

Agnès Thurnauer

Née en 1962 à Paris ; vit et travaille à Paris.

Prédelle (Brouhaha) (2018, série Prédelle)

Diplômée de l'École supérieure des arts décoratifs de Paris en 1985, Agnès Thurnauer a recours à différents médiums, écriture, sculpture, avec une prédilection pour la peinture, qu'elle pratique en jouant sur différents registres, du plus savant au plus pop, de l'ancien à l'actuel, à travers des séries qu'elle poursuit parallèlement les unes aux autres. Elle se réfère à Giotto, à Fra Angelico, Matisse, Guston, revisités à l'aune de ses lectures et de sa détermination féministe. Tout son travail est en effet traversé par la question des artistes femmes et leur quasi-absence de l'histoire de l'art, une question qu'elle pose, non pas en général, mais à travers des compositions précises, souvent avec humour. Ainsi des diptyques inspirés des prédelles¹ médiévales et du genre mineur des représentations intérieures des retables qu'elle réalise depuis la fin des années 1990 où les mots, les couleurs et les motifs s'émancipent gaiement de leurs domaines respectifs. Ses œuvres peuvent aussi adopter le format circulaire des tondos², en se démultipliant, voire en proliférant, comme si ce que la peinture cherche à exprimer débordait nécessairement des limites d'un seul tableau. On

1. Partie inférieure d'un tableau d'autel, d'un retable, souvent divisée en petits panneaux.

2. Le tondo (tondi au pluriel) est une œuvre peinte ou parfois sculptée sur un support de forme ronde.

pense là à ses *Portraits Grandeurs Nature*, série de tableaux circulaires commencée en 2007 affichant des noms de grands artistes féminisés - entre autres Marcelle Duchamp ou Joséphine Beuys - qui avait été accrochée, tel un manifeste, à l'entrée de l'exposition d'artistes femmes *elles@centrepompidou* en 2009.

Dans les œuvres d'Agnès Thurnauer, le langage est récurrent, composant, par la mise en espace que permettent les différents formats de ses tableaux, des fragments de poésie visuelle, comme c'est le cas dans la série *Prédelle*. Ici, le mot « Brouhaha » est découpé au sein d'une composition de couleurs selon une logique spatiale et non syntaxique. C'est ce que l'artiste a nommé la « corporéité » des mots, notion qu'elle explique en référence à l'historien de l'art de la Renaissance Daniel Arasse, au cours d'un échange avec la critique Marie de Brugerolle : « Nous voici parachutées en plein cœur d'un des textes les plus importants pour moi, celui de Daniel Arasse sur les Annonciations italiennes, celui où j'ai lu ce terme de « parcourabilité » de la peinture qui ne m'a plus quittée depuis, et cette notion de lecture de l'espace pictural où les mots ont un corps, une corporéité »¹. *Les Prédelle(s)* d'Agnès Thurnauer apportent ainsi une précieuse contribution à l'histoire des « mots dans la peinture »². (VM)

1. Marie de Brugerolle, Agnès Thurnauer « AGNÈS THURNAUER : ANGES PAS SAGES » dans la revue Place n° 3, janvier 2021
<https://www.place-plateforme.com/place3/de-brugerolle-thurnauer.html>

2. Titre d'un ouvrage de Michel Butor paru en 1969.

Orian Barki et Meriem Bennani

Orian Barki est née en 1985 en Israël. Meriem Bennani est née en 1988 à Rabat (Maroc) ; vivent et travaillent à New York (États-Unis).

2 lizards (2020)

Diplômée de Sam Spiegel Film & Television School (Jérusalem) et Hunter College (New York), Orian Barki est une réalisatrice basée à New York. Jouant avec les codes du genre documentaire, elle collabore avec différentes grandes marques (Nike, Vogue, Urban Outfitter...) pour réaliser des publicités dans lesquelles elle arrive à insuffler une certaine vulnérabilité.

S'attachant particulièrement à révéler l'intimité de communautés ou de personnalités atypiques, Orian Barki a notamment réalisé deux courts métrages documentaires sur le quotidien de deux rappeuses : Princess Nokia (*Destiny*, 2016) et Rico Nasty (*Countin' Up*, 2019).

Diplômée de l'ENSAD (Paris) et The Cooper Union (New York), Meriem Bennani est une artiste et vidéaste basée à New York. Dans son travail, l'artiste s'attache à capturer les contradictions et la complexité à l'intérieur d'événements ordinaires. Associant, avec humour et autodérision, des images d'iPhone issues de son quotidien, des références à la pop culture globalisée et des représentations traditionnelles de la culture marocaine, Meriem Bennani n'hésite pas à aborder dans sa pratique des sujets sensibles voire tabous tels que la politique, la religion, les fractures identitaires, la question de genre ou la place des femmes dans la société contemporaine. Toujours

attentive aux supports de diffusion et à ce qu'ils racontent, Meriem Bennani expose majoritairement son travail au sein d'installations vidéos immersives multi-écrans, mais aussi à travers de courts formats vidéos destinées aux réseaux sociaux tels que Instagram ou Snapchat. Son travail a notamment été montré au MoMA/PS1 (2016), à la Whitney Biennial, New York (2019) et à la Collection Julia Stoschek, Berlin (2020).

2 Lizards est la première œuvre collaborative de Orian Barki et Meriem Bennani. Née spontanément au début du confinement mondial lié au Covid-19, cette mini série de vidéos d'animation est issue d'échanges et de réflexions existentielles entre les deux artistes voisines à propos de la crise sanitaire dans laquelle nous étions collectivement en train de plonger. Incarnées sous les traits de deux lézards nonchalants modélisés en 3D, les voix des artistes se mêlent à celles d'autres animaux anthropomorphiques construits à partir de témoignages de personnes sur le terrain, de chaînes d'informations alarmistes ou de discussions avec leurs proches, le tout incrusté dans des images documentaires d'un Brooklyn déserté de ses habitants. Se faisant le reflet de la complexité de nos émotions ressenties pendant ce moment de bouleversement historique (découverte, angoisse, apathie, révolte...), cette série composée de 8 épisodes fonctionne à la manière d'un journal intime, diffusée gratuitement chaque semaine sur le compte instagram @meriembennani. Construit de manière libre et sincère en réponse à la crise sanitaire, la réalisation de *2 Lizards* fut vécue par les

artistes comme une pause dans leur travail respectif. Dépassant le cadre initial de sa conception, *2 Lizards* se positionne de manière plus large contre le système lucratif et efficace du monde de 2020. Un monde que l'on croyait alors à reconstruire. (AGL)

Freya Dooley

Née en 1980 à Gloucestershire (Royaume-Uni) ; vit et travaille à Cardiff (Royaume-Uni).

Ventriloquy for radio (2020)

Diplômée de l'École d'art et de design de Cardiff (2011), Freya Dooley est une artiste dont la pratique tourne autour du médium de l'écriture. Qu'il s'agisse de lecture, de pièce sonore, de vidéo, de partition ou d'édition, ce sont les mots - dits ou écrits - qui sont au cœur de sa pratique. Particulièrement intéressée par la voix qui permet de passer de l'intériorité à l'extériorité, Freya Dooley explore à la fois la verbalisation des sentiments, les quiproquos, les manques, les projections, les (dé)synchronisations et les relations de pouvoir qui peuvent s'immiscer dans nos échanges. À travers ses œuvres, l'artiste nous sensibilise à pratiquer l'écoute de notre environnement - vivant ou matériel, à développer cette capacité primordiale et pose la question des voix qui sont écoutées dans nos sociétés et celles, au contraire, à qui l'on devrait donner plus de voix. Son travail a notamment été montré à Jerwood Arts (Londres, 2021); à Beppu Project (Oita, Japon, 2020) et à la South London Gallery (Londres, 2019-20).

Conçue et diffusée en ligne pendant la période du premier confinement lié au Covid-19, *Ventriloquy for Radio* est une réponse directe à la crise existentielle que nous avons tou-tes traversée pendant ce moment particulier d'enfermement collectif, d'anxiété contagieuse et de perte de repères. Inquiète, cette pièce sonore est un monologue à plusieurs voix, ou plutôt une sorte de conversation ventriloque entre soi-même et une extension inventée de soi-même, qui raconte la relation évolutive entre le « Protagoniste » (incarné par la voix de l'artiste) et un « Perroquet » (incarné par la voix de Keith Morgan) qui s'est introduit dans son intimité par la fenêtre. Renvoyant aux mythes grecs d'Écho et de Narcisse, les voix tantôt se rencontrent, se questionnent, s'interrompent, se superposent ou s'ignorent, comme une exploration en profondeur du soi, de son image et de l'altérité et des relations qu'ils entretiennent. Agrémentée de rideaux de lin semi-transparents, cette pièce domestique – presque claustrophobique – brouille la frontière entre espace intime et espace performatif. (AGL)

Florence Jung

Née en 1986 à Saint-Avold ; vit et travaille à Bienne (Suisse).

Jung69 (2019)

Insaisissable, l'œuvre de Florence Jung semble sans cesse en fuite. L'artiste veille scrupuleusement à ne laisser aucune trace, ni image, ni récit officiel.

Elle opère des stratégies de disparition et de mythification, allant jusqu'à brouiller les informations sur sa propre personne pour mieux semer le doute sur le vrai et le faux. Ainsi elle serait née en 1991 à Cayenne, en 1986 à Sarreguemines, en 1983 à Point-à-Pitres... Faites vos jeux !

Cultivant l'expérience, l'œuvre de Florence Jung se situe en dehors du champ visuel pour lui préférer, celui plus vapoureux de la rumeur, qui se répand et s'amplifie au gré des récits personnels favorisant les variations et les contradictions. De l'ordre du piratage et du hacking, la démarche artistique de Florence Jung tend à subvertir les conventions sociales et culturelles, pour mieux perturber le monde de l'art, ses systèmes et ses structures. Par exemple, à l'occasion du Salon de Montrouge 2013, Florence Jung sous-loue son espace d'exposition à un traiteur, pour financer le Prix Jung : ici pas de perdant, la somme de 50€ est reversée à chacun des 71 artistes du Salon.

L'œuvre de Florence Jung ne relève pas tant de la performance que de la construction littéraire dans le réel, dont le public devient le protagoniste plus ou moins conscient. S'inspirant des contextes et des lieux où elle est invitée à intervenir, l'artiste écrit des scénarios qui distillent un doute, une étrangeté dans le quotidien, impulsant le potentiel de fiction contenu dans le réel. Florence Jung est très inspirée par l'artiste Ryan Gander qui affirmait : « De toute façon, l'art est une réalité fabriquée ». Interrogeant la matérialité de l'œuvre, Florence Jung met en place une œuvre protocolaire, à travers la rédaction de scripts très factuels, qui décrivent le déroulé et

les conditions de l'action. Numérotés de manière archivistique, ces scripts, qui portent tous son nom, sont remis aux institutions qui ont la responsabilité de respecter les règles qu'elle a soigneusement dictées. Ainsi, *Jung69* (2019), consiste à cacher sous un tapis, quatre cartes de visite appartenant respectivement à un banquier, un politicien, un journaliste et un agent de police, qui vivent dans la même ville et sont actuellement en fonction. Il appartient au public d'écrire la suite du scénario... (SR)

LOW PROFILE

Collectif composé de Rachel Dobbs et Hanah Rose ; vivent et travaillent à Plymouth (Royaume-Uni).

Survival Shelf (2013 - 2018)

LOW PROFILE est une collaboration entre les artistes Rachel Dobbs et Hannah Rose. Elles travaillent ensemble depuis 2003 et sont basées à Plymouth (Royaume-Uni). Elles créent des œuvres d'art ambitieuses et engageantes en réponse à des contextes spécifiques, en façonnant soigneusement les expériences du public qu'elles placent au centre de leur travail. Les commandes / projets récents incluent *SIGNS FOR / OF CHANGE* (œuvres d'art publiques temporaires) *The Box* (2020); *PERSONNES* (œuvres d'art publiques temporaires, films et puzzle); *Dans certains endroits & Le musée Harris*, Preston (2019); *Pour moi, pour elle, pour vous* (œuvre d'art de 7 pistes audio), The National Trust (2018).

Réalisé à l'origine pour le *Hunt & Darton Café*, un projet artistique itinérant mêlant art et nourriture, *Survival Shelf* est une bibliothèque en évolution permanente, constituée de livres d'occasions qui tous comportent dans leurs titres le mot survival (survie) ou l'un de ses dérivés. Tout comme *Never Give Up*, autre œuvre du collectif appartenant à la collection du FRAC et visible actuellement sur la façade de l'ESAD de Reims (rue Libergier), cette œuvre trouve son origine dans *The Book of Survival*, une publication des années 1960, qui offre la promesse de laisser ses lecteur-rices mentalement équipés pour « survivre » à quoi que ce soit. Reflétant l'intérêt de LOW PROFILE pour la détermination, l'espoir et le réconfort, *Survival Shelf* offre un message positif à ceux et celles qui font face à l'adversité dans des moments difficiles.

Rosalie Schweiker

Née en 1985 en Allemagne ; vit et travaille à Londres (Royaume-Uni).

The migrant worker's fridge magnet collection (2016 - 2020)

Diplômée du Dartington College of Arts et du Camberwell College of Art, Rosalie Schweiker se définit à la fois comme artiste, productrice, organisatrice et designer et a pour devise « people over art »¹. Son travail repose avant tout sur l'échange et sur le questionnement de son propre statut en tant qu'artiste. Engagée, Rosalie Schweiker interroge avec humour le dysfonctionnement de nos sociétés

1. L'humain avant l'art

y compris à l'intérieur même du monde de l'art. Plus immatérielles que matérielles, ses œuvres discrètes, qui sont souvent le fruit de collaborations, entremêlent l'art et la vie. Performances, situations, workshops, rencontres, conversations s'activent pour contrecarrer l'imposition et provoquer la rencontre. En parallèle, Rosalie Schweiker réalise également de nombreuses publications. Son travail a notamment été montré au Bielefelder Kunstverein (Allemagne, 2016) et Eastside Projects, Birmingham (2015). Rosalie Schweiker est également une membre fondatrice de « Migrants in Culture », un réseau de migrant-es qui s'auto-organise pour créer les conditions de sécurité, d'action et de solidarité dans le secteur de la culture au Royaume-Uni.

Composé de 149 magnets souvenirs - chacun à l'effigie d'une ville différente, *The migrant worker's fridge magnet collection* est une installation rassemblant l'ensemble des magnets collectés par Rosalie Schweiker entre 2010 et 2016 au gré des déplacements frénétiques que l'artiste s'imposait afin d'assurer à la fois son statut d'artiste et une situation économique décente. Cette collection d'objets kitsch présentée sur un réfrigérateur a deux modes d'exposition : actif et passif. En mode actif, *The migrant worker's fridge magnet collection* devient le support d'une performance. Le réfrigérateur n'est plus un simple support mais un contenant à boisson à offrir au public et chaque magnet est le support d'une histoire spécifique racontée par Rosalie Schweiker pour enclencher la discussion avec le-la spectateur-ric.e. Hors temps d'activation, l'installation

s'accompagne de cinq dessins à l'humour grinçant qui questionnent l'absurdité de cette course au cachet. À la fois conviviale et politique, cette installation interroge la précarité de la profession d'artiste et, de manière plus large, l'ambiguïté de la migration économique. (AGL)

Gaëlle Choisine

Née en 1985 à Cherbourg ; vit et travaille à Paris.

L'Oreille (2018, série *Les amulettes et les trophées*)

L'Huître (2018, série *Les amulettes et les trophées*)

Diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2013, Gaëlle Choisine produit des installations hybrides et organiques composées de sculptures, de vidéos et de photographies. Semblable à des archipels, ses installations fonctionnent comme des espaces rhizomiques où chaque forme est à la fois autonome et dépendante des autres, dans une évocation du flux et du déplacement chers au penseur Edouard Glissant. « Je pense les formes, mes sculptures, mes vidéos, comme des organisations et des organes animistes » affirme l'artiste. Mythologies, histoire coloniale, vaudou, Haïti et cinéma, irriguent une œuvre empreinte de spiritualité où s'entrecroisent déclaration d'amour et stratégie de résistance comme en témoigne son exposition *Temple of love*. Présentée en 2018 au centre d'art Bétonsalon (Paris), l'exposition invoque divinités babyloniennes et haïtiennes. À l'occasion de sa résidence à la prestigieuse Rijksakademie

(Amsterdam), l'artiste poursuit ses recherches autour du zombie en tant que figure politique coloniale, en lien avec les partitions de Carmen Brouard, une pianiste et compositrice haïtienne du 19^{ème} siècle.

Fascinée par l'idée d'alchimie, comme processus d'expérimentation et de transformation, Gaëlle Choïsne cultive le déséquilibre, la fragilité et la contradiction pour une mise en tension des formes et des matières. La série des *Amulettes* s'inscrit dans ce travail d'hybridation de matériaux nobles et de rebuts dans un acte engagé et poétique de sublimation. Tel un objet magique de protection, une chaîne dorée associée à un support en céramique accueille une énigmatique oreille recouverte d'or dans une référence à l'oreille coupée de Van Gogh, offerte, selon la légende, à une femme. Entre le gri-gri et l'offrande, le geste morbide et romantique, cette sculpture joue des paradoxes, à l'instar de l'huître, forme archétypale du vocabulaire de l'artiste, recouverte d'or dans une autre amulette. De l'ordre du bricolage mélancolique, les créations de Gaëlle Choïsne disséminent une mythologie personnelle de la survivance. (SR)

Rabiya Choudhry

Née en 1982 à Glasgow (Royaume-Uni) ; vit et travaille à Édimbourg (Royaume-Uni).

Time to say goodbye (2020, série *Griefworks*) ; *So help me god - look after each other or I'll kick your arses* (2019, série *Griefworks*)

L'art de Rabiya Choudhry, diplômée de l'Edinburgh College of Art en 2006, est motivé par le souci de rendre compte de la double expérience de la différence culturelle (son père est pakistanais, sa mère était écossaise et convertie à l'Islam) et de la différence sociale (sa famille vient d'une classe populaire). Ainsi son exposition personnelle *COCO!NUTS!* (Transmission Gallery, Glasgow, 2017), renvoie au comportement « blanc » de personnes d'ascendance asiatique. Ses œuvres (peintures, néons, impressions textiles) reprennent les codes formels et expressifs des cultures populaires (bande dessinée, art psychédélique, musique populaire et visuels de communication de la culture de masse). Elles renvoient tant à l'histoire personnelle de l'artiste et de sa famille (l'accident de voiture de son père pour son exposition à la galerie Transmission) qu'à ses rapports complexes et décomplexés à l'art contemporain (ainsi la peinture murale de Tramway, Glasgow, 2017).

Les œuvres *So Help Me God - Look after Each Other or I'll Kick your Arses* et *Time to say goodbye*, datant de 2019 et 2020, sont des « œuvres de deuil », comme l'indique le titre de la série à laquelle elles

appartiennent. La première est une peinture reprenant l'une des dernières phrases prononcées par la mère de l'artiste (Que dieu me vienne en aide - prenez soin des uns des autres ou je vous botterai le cul), joignant irrévérence et attention à ses proches. Cette phrase entoure un noyau atomique souriant entouré d'électrons, qui la représente. La seconde œuvre transforme en un motif répété sur un rideau en deux parties cet électron, image de la mère bienveillante entourée des membres de la famille symbolisés par des molécules qui lui tournent autour. Produite au moment du premier confinement, elle renvoie au besoin de se couper du monde pour se recentrer sur soi, autant qu'elle figure le passage vers un ailleurs dont elle clôt la vue, séparant définitivement les vivants des morts. (VR)

Sara Sadik

Née en 1994 à Bordeaux ; vit et travaille à Marseille.

Khtobtogone (2021)

Diplômée de l'École supérieure des beaux-arts de Bordeaux où elle obtient son DNSEP en 2018, Sara Sadik développe, aux frontières de la fiction et du documentaire, un travail de vidéo, performance, installation ou encore d'écriture centré sur la déconstruction de la notion de masculinité, l'étude des relations amoureuses et amicales chez les adolescents et jeunes adultes, en particulier issus des quartiers populaires, des banlieues et de la diaspora maghrébine. Identifiant leur culture sous

l'intitulé « beurcore », elle se joue, non sans humour, de ses clichés et stéréotypes qui sont autant de marqueurs générationnels : marques de vêtements, logos, références musicales... Ses œuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions collectives et lors d'expositions personnelles à la galerie Crève-cœur à Paris, la Westfälischer Kunstverein à Münster, Voiture 14 à Marseille ainsi qu'à la Silicone Gallery à Bordeaux. Sara Sadik est l'une des artistes invitées pour la 16ème Biennale de Lyon de septembre 2022 à janvier 2023.

Réalisé intégralement en images de synthèse à partir du jeu vidéo *Grand Theft Auto* (plus connu sous l'acronyme *GTA*), le film *Khtobtogone* est le portrait intime de Zine, un homme de vingt ans en quête d'une meilleure version de lui-même, cherchant à devenir un *rajel*, un homme à la hauteur, afin de demander la main de sa petite amie. Sur le ton de l'introspection, *Khtobtogone* dépeint sa vie quotidienne, son histoire d'amour et ses amitiés ainsi que les montagnes russes émotionnelles, tourments et démons intérieurs, qu'il doit continuellement gérer pour retrouver confiance en soi, amour-propre et estime de soi. Comme souvent chez Sara Sadik, la fiction est empreinte de réalité. Le film s'inspire en effet d'histoires réelles et de nombreuses discussions que l'artiste a eues avec des amis qui étaient dans des situations similaires à celle de Zine.

Un grand merci aux autrices et auteurs de ce guide :
Elsa Bezaury (EB), Alexandra Goullier Lhomme (AGL), Vanessa Morisset (VM), Sonia Recasens (SR), Vincent Romagny (VR),
l'équipe du FRAC Champagne-Ardenne.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Du 24 juin au 20 novembre 2022

Ouvert du mercredi au dimanche de 14h à 18h et le mardi, de 9h à 12h

Entrée libre, accessible à tou·tes

Suivez-nous sur Facebook (page FRAC Champagne-Ardenne) et sur Instagram (@fracchampagneardenne)!

FRAC Champagne-Ardenne
1, Place Museux
51100 Reims

Contacts :
+33 (0)3 26 05 78 32
contact@frac-champagneardenne.org

FRAC
Champagne
Ardenne